

[Nouvelles diverses]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **12 (1874)**

Heft 47

PDF erstellt am: **13.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-182937>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

l'engagement d'y rester en attendant une décision.

A midi, le Grand Conseil se réunit et décide, à une forte majorité, la nomination, par le peuple, d'une Constituante chargée d'élaborer une nouvelle Constitution. A deux heures, une estafette accourt sur Montbenon, des cris de joie éclatent de toutes parts; les colonnes se reforment, avec six tambours en tête, se portent au château et crient : *Vive le Grand Conseil!* Peu après, deux citoyens s'emparent d'une caisse, et, suivis d'une foule immense, parcourent les rues de Lausanne, publiant partout l'heureuse nouvelle. Le canon célébrait à coups redoublés l'allégresse générale, et, à la nuit tombante, toute la ville était éclairée par une illumination spontanée.

Une course à travers le Café du Grand-Pont.

II.

L'hôtel du Grand-Pont est connu de l'univers entier. C'était, il n'y a pas fort longtemps, une bonne petite auberge à l'enseigne de l'*Etoile d'Or*. Comme on était encore au temps des pataches, comme on dit à Yverdon, l'*Etoile d'Or* avait des écuries, à l'endroit même où est actuellement la salle à manger de l'hôtel. La construction du pont Pichard vint bientôt changer et l'enseigne vieillie, et l'auberge démodée. Adieu alors la simplicité des temps antiques, les gras jambons à la choucroûte, la terre de pipe, le sommelier en bras de chemise, la cuisinière toujours souriante, la chandelle, et les mouchettes et tous les détails démocratiques! Les dieux lares de terre et de bois furent chassés du logis par les dieux de porcelaine dorée et d'argent fin, et se réfugièrent dans les montagnes! *O tempora! O mores!*

Puis vint le chemin de fer, ses voyageurs, ses bagages, ses fiacres, ses omnibus. « Qu'un grand café soit! » dirent Messieurs Kamm d'un geste à la fois simple et solennel; et le café fut. Bientôt tout se fit comme par enchantement; vingt grandes glaces Gobain couvrirent les murs, soixante becs de gaz sortirent du plafond, quarante tables en marbre de Carrare s'étalèrent sur le parquet; des plâtriers habiles, sous la direction d'ornementistes compétents, déroulèrent partout des guirlandes et des moulures. Quand tout cela fut fait, on manda deux peintres habiles et originaux, MM. Bonnet et Hoffmann, qui, mariant leurs deux génies, décorèrent la salle des portraits de tous les grands personnages de l'époque.

Quatre garçons intelligents, de noir vêtus et de blanc cravatés en ouvrirent alors solennellement les portes au public le 12 janvier 1860.

MM. Bonnet et Hoffmann, comprenant la grandeur de la tâche qui leur était confiée, ont fait du café du Grand-Pont un Panthéon, une Walhalla, ou peut-être un Pandémonium. Ils peignirent, à droite de la porte latérale, les vainqueurs de la campagne

d'Italie : Victoria, la reine féconde, Napoléon III, de Sedan, Victor-Emmanuel le Nemrod, Garibaldi, Cavour. A gauche, Isabelle, François II de Naples, Franz-Joseph d'Autriche, Pie IX, Antonelli — le pape blanc et le pape rouge, comme disent les Italiens. — Ailleurs, les grands insurgés, Abd-el-Kader, Chamyl; plus loin, le général Dufour, le général Jomini, l'empereur d'Autriche. Hasard, vouloir ou pressentiment, Napoléon et Guillaume se regardent d'un air de convoitise, souriant malicieusement, le premier au milieu des vainqueurs, le second isolé, mais patient et sûr, tout auprès de l'empereur de Russie, qui, lui, regarde dans le vide d'un air singulièrement ahuri. Dans un angle de la salle, nos artistes ont peint deux banquiers suisses dont on a beaucoup parlé : Jecker, qui fit tant pour la guerre du Mexique, et Fornerod, alors président de la Confédération. Et Bismarck? Hélas! Bismarck n'y est pas! Bonnet et Hoffmann ne l'ont pas deviné, ne l'ont pas pressenti ou n'ont pas cru en lui. Ce grand preneur de provinces, prince et colonel de cuirassiers, qui fait tomber les royaumes comme des capucins de cartes, qui dévore un évêque à chacun de ses repas, — Bismarck n'est pas dans le Pandémonium de Bonnet.

On n'entre pas au Grand-Pont sans promener ses regards sur tous ces grands hommes. Et les propos d'aller leur train, les uns plaisants, d'autres insignifiants, d'autres enfin bêtes comme des têtes de choux. Quelques-uns, profonds, parlent des guerres sanglantes causées par l'ambition effrénée de ces souverains et des millions d'hommes moissonnés dans leur fleur; des campagnes de Crimée, de Chine, de Maroc, du Mexique, d'Italie, d'Allemagne; ils parlent des peuples latins courant, de révolutions en révolutions — ou de cascades en cascades — à la conquête de la liberté; des destins changeants comme les flots; de Napoléon, tombé à Sedan comme un homme ivre roule dans un fossé; d'Isabelle, chassée par son peuple, suivie d'Amédée démissionnaire; suivi de Prim assassiné, suivi de Castelar, suivi de Pavia, suivi d'Espartero, et de tous ceux qui s'apprentent à les suivre, don Carlos, don Alphonse, dona Isabella, etc., etc., etc.

Mais c'est l'heure d'aller à diner. — Garçon! une absinthe! — Garçon! un vermouth! — Garçon! un *bittère!* — Garçon! une chopine de Ville-neuve! — Gaârçône! donnez à moâ *the Swiss Times*. — Garçon!... — On y va! on y va!! on y va!!!

D. (A suivre.)

Mesdames, c'est à vous que cette fantaisie s'adresse. De spirituels observateurs prétendent qu'il est facile de reconnaître la nationalité des individus, surtout la vôtre, Mesdames, à la façon de s'habiller et de se nourrir.

L'AMÉRICAINNE s'habille de couleurs claires; elle aime les robes de soie bleue, les manteaux riches, les plumes flottantes; généralement, ses cheveux sont défaits sur ses épaules; une mèche relevée de chaque côté des tempes et fixée sur le sommet de

la tête par une épingle d'écaille, dégage le visage ; des bijoux d'or aux oreilles et au cou ; des jupons trop riches ou pas assez ; beaucoup de robes, peu de linge. Signe distinctif : des manchettes et un col de papier imitant la toile.

Se nourrit de jambon, de pâtisseries, de bonbons, de sandwiches, absorbe énormément de fruits, d'eau de soude et de champagne ; mange les coudes sur la table, rit très haut, regarde tout le monde et est généralement suivie d'une demi-douzaine de gentlemen.

L'ITALIENNE porte une toilette élégante, robe décolletée en cœur ou en carré, mais décolletée toujours ; chapeau excentrique sur une coiffure compliquée ; bottine ou soulier de confection ; jupon avec des broderies à l'anglaise ; gants glacés, mais souvent défraîchis ; pas de voile, mais toujours un éventail.

Mange peu, boit de l'eau à la glace, se renverse sur sa chaise ; au dessert, coupe ses pêches dans son verre, y met du sucre et du vin ; porte le fruit à la bouche avec un cure-dents, si elle est du midi de l'Italie.

L'ANGLAISE. La grande dame : toilette très simple, jupe de soie noire épaisse et sans lustre ; tunique de laine ou de toile, suivant la température ; chapeau noir cachant un peu le front ; voilette collée sur le visage ; porte dans son sac de voyage un voile de gaze marron dont elle enveloppe entièrement sa tête, et qu'elle fixe sur son chignon avec une grosse épingle ; chaussures fortes ; linge bien blanc, très simple, très soigné ; gants de peau de Suède très frais ; voyage avec un courrier italien ; mange beaucoup ; se fait apporter le matin le menu de la journée, le discute.

Si elle a fait un séjour en Italie, vous la reconnaîtrez en voyant devant elle une grande quantité de tomates crues, préparées en salade, dont elle avale une bouchée entre chaque plat qu'on lui sert. Malgré cela, suit un régime hygiénique, fait une promenade à pied chaque jour et une toilette claire tous les soirs.

LA RUSSE ressemble en voyage à la Française ; on voit qu'elle a beaucoup habité Paris ; elle est élégante de toute part et se nourrit comme tout le monde ; vous la reconnaissez cependant à son valet de chambre qui porte des moustaches superbes et fume la cigarette. La femme russe voyage comme un oiseau, elle montre ses plumes bien lissées, son fin corsage et ses pattes menues sans se soucier des beautés qu'elle va voir.

L'ALLEMANDE voyage avec un vêtement lourd d'étoffe et surchargé d'ornements de couleur jaunâtre, généralement avec des fioritures ; elle a au cou un médaillon attaché par un large velours. Elle s'extasie facilement, prodigue des citations de Goethe et de Schiller, fredonne du Mozart, adore le café au lait et les rêveries poétiques.

LA FRANÇAISE se résume dans la Parisienne qui, vêtue tout en frou-frou d'une étoffe délicate à 15 sols le mètre, grimpée sur ses hauts talons, re-

gardait l'autre jour le Mont-Blanc, se détachant en rose sur le fond bleu verdâtre du ciel, et s'écriait joyeusement :

— Tiens ! on dirait une glace à la fraise panachée à la pistache. On en mangerait !...

(*Journal des Etrangers.*)

Tsacou fâ coumin pào.

Lai ia quoquié z'annaiés que lai avai à fin coutset dé la vela dé Losena, on bolondzi brav' hommo autramint, mà qu'étais intéressi qu'on diablo.

Lo tsautin l'avai prào dé débit. Bin dai vesin atsetàvont tsi li et servessai onna binda d'italiens que lai medzivont ti lé dzo dùè fornà dé pan dé ménadzo.

Son train allavé bin, l'ardzin roulavé, et quand bin falliai rolhî dé dzo et dé nè po tsapliâ lo boû et impattâ, l'étais guilleret.

Mâ quand sé vegnai l'hivai, que ti lé z'ovrai étion via, noûtron mitron n'étais pe rin lo mim'hommo.

Lo pan se setsivé su lé trabliâ, lé dzin pahivon mau, lo boû était pllie tchai, falliai dào pétrole : tot cin l'ingrindzivé.

Toparai, coumin l'avai onna pouerra dé la met-sance de nè pas povai gnâ, s'étais beta à couaire po lo mondo.

Lé fenné dào quartier apportàvont lào tâtré et lé dzin dé Chailly lào gro pan dé maitî.

Adon la mounia recoumencivé tso-pou à granâ.

Mâ n'est pas lo tot ; noûtron medzegratta n'étais pas onco contint.

Trovavé que l'ardzin felavé trào rido, que sa féna n'étais pas prào menadziré, et lai dese dincé on dzo :

« Cin ne pào pas mè allâ dé clia dégaina. N'in » toté lé z'annaié on bouèbo, lé premi vegnon gros, » la dispensa trotse, et noûtra maison va drai à » betakiu.

» Po stu l'hivai, vaiquié coumin no volien fèré :

» *Primo ion* : Nè medzi de la tsai que la Demindze ;

» *Doû* : Ne rin fèré dé fû ai tsambré d'amont ;

» *Trai* : Bairé à borné.

» N'etsâoderin noûtré lli avoué lé metse que no » couaisin po lé dzin et dé clia manière, n'espar- » gnerin su la tsai, lo boû, lo pétrole et lo vin ! »

La féna qu'avai puerre que se n'hommo fassé décret, fit tot cin que voliai. Restavé avoué sé z'infant tot lo dzo pai la boutiqua, lai teniai lo bri, et toté lé nè l'etsâodavé lé lli avoué dai metse dé pan.

Ào sailli-frou l'ont pu gnâ lé dou bets. Mà quand lé fenné dé Chailly l'ont apprai ci commerce, sont z'ûé insurtâ lo bolondzi et diabe la mitta dé pan que lai ont rebailli à couaire.

L. C.

Le bateau à vapeur du lac de Genève.

(Fin)

— Nous avons beaucoup d'antiquités à Avenches, dit Henriette, monsieur devrait les venir voir. » Le seul écrivain